

Voulez-vous faire du Cinéma ? Achetez de suite ce Numéro.

N° 81  
15 Décembre  
1922 -  
Abonnements  
France /  
Belgique  
an : 24 fr.  
6 mois : 12 fr.  
3 mois : 7 fr.

# Cinéa

DEUXIÈME  
ANNÉE  
UN  
franc  
DEUXIÈME  
ANNÉE

**CHARLOT INTIME**

Paraissant tous les deux Vendredis — Louis DELLUC et Jean TEDESCO, Directeurs  
ADMINISTRATION :  
Publications François TEDESCO, 39, boulevard Raspail, Paris  
Londres : A.-F. ROSE, 4, Bleinheim Street, New Bond St. W. I.

**CHARLOT INTIME**



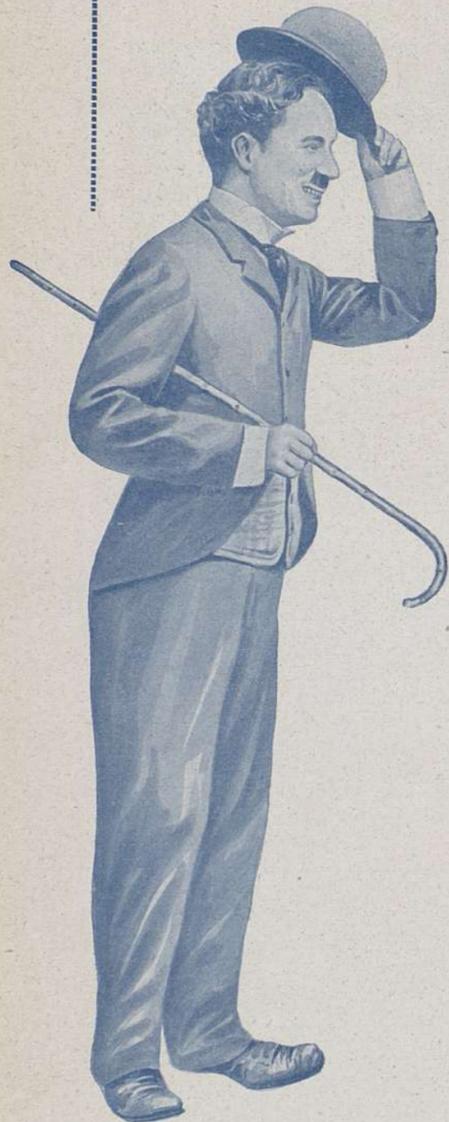
Le trio fameux : DOUGLAS FAIRBANKS, MARY PICKFORD et CHARLIE CHAPLIN

Les Films

# CHARLOT

édités par

## L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE :



- |   |                               |
|---|-------------------------------|
| Charlot déménageur.                     | Charlot opère lui-même.       |
| Charlot et Fatty en bombe.              | Charlot fou.                  |
| Charlot et le parapluie.                | Charlot garde-malade.         |
| Charlot et les saucisses.               | Charlot portier.              |
| Un béguin de Charlot.                   | Charlot supplanté par Joseph. |
| Charlot et l'étoile                     | Charlot marié.                |
| Charlot entre le bar et l'amour.        | Charlot grande coquette.      |
| Charlot à l'hôtel.                      | Charlot journaliste.          |
| Charlot aime la patronne.               | Charlot danseur.              |
| Charlot et le chronomètre.              | Charlot est content de lui.   |
| Charlot briseur de crânes.              | Charlot dans le parc.         |
| Charlot et le mannequin.                | Charlot aux bains de mer.     |
| Charlot marquis.                        | Charlot boxeur.               |
| Charlot machiniste.                     | Charlot fait la noce.         |
| Charlot rival d'amour.                  | Charlot vagabond.             |
| Charlot et Fatty dans le ring.          | Charlot veut se marier.       |
| Charlot papa.                           | Charlot apprenti.             |
| Charlot mitron.                         | Mam'zelle Charlot.            |
| Charlot roi.                            | Charlot garçon de banque.     |
| Charlot fait ses débuts.                | Charlot marin.                |
| Charlot joue Carmen.                    | Charlot au spectacle.         |
| Les avatars de Charlot.                 | Charlot récidiviste.          |
| Le roman comique de Charlot et Lolotte. |                               |

- |                         |                           |
|-------------------------|---------------------------|
| Charlot chef de rayon.  | Charlot patine.           |
| Charlot pompier.        | Charlot fait une cure.    |
| Charlot violoniste.     | Charlot s'évade.          |
| Charlot rentre tard.    | Charlot ne s'en fait pas. |
| Charlot et le comte.    | Charlot voyage.           |
| Charlot chez l'usurier. | Charlot fait du Ciné.     |

cinéa

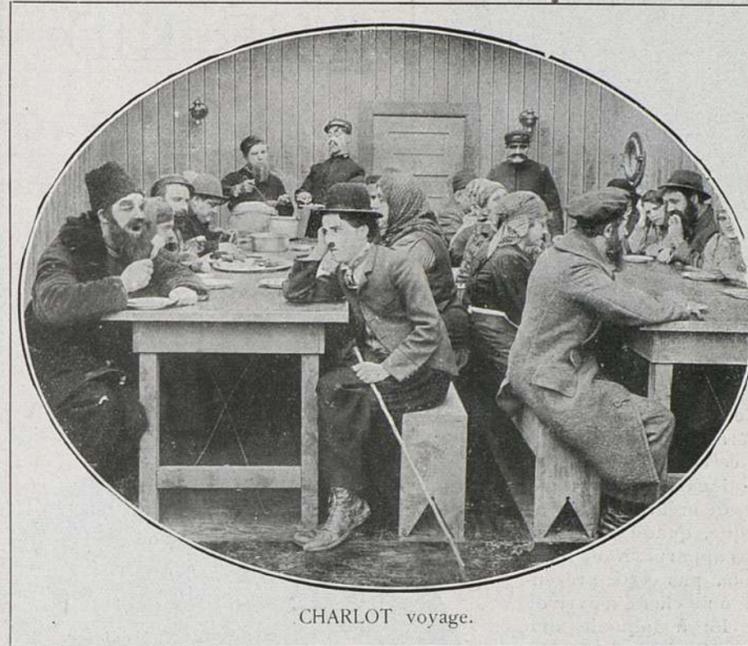
### TROIS PROCHAINES RÉÉDITIONS ATTENDUES

*Charlot fait une cure*    *Charlot s'évade*    *Charlot voyage*  
AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Nous avons réclamé bien des fois dans ce journal la réédition de plusieurs Charlot qui marquèrent l'évolution du grand artiste vers sa forme définitive.

Entre les premiers Essanay et les derniers Robertson Cole se place, en effet, toute une série de Charlot en deux actes qui constituent de vrais chefs-d'œuvre de fantaisie et d'humour. Parmi les plus heureux, je rappellerai cette trilogie désopilante dont l'Agence Générale Cinématographique prépare actuellement des rééditions : *Charlot fait une cure*, *Charlot s'évade* et *Charlot voyage*.

Vous vous rappelez le début de *Charlot s'évade* : Charlot, forçat évadé, sortant d'une plage sablonneuse où il avait trouvé, contre ses poursuivants, une cachette peut-être inconfortable, mais absolument sûre. Et les aventures se suivent sans jamais se ressembler, avec une ingéniosité de découvertes comiques, d'à-propos et d'inattendu qui déconcerte. Le moindre incident de *Charlot s'évade* ferait les honneurs du meilleur film comique. Et il y en a presque



CHARLOT voyage.

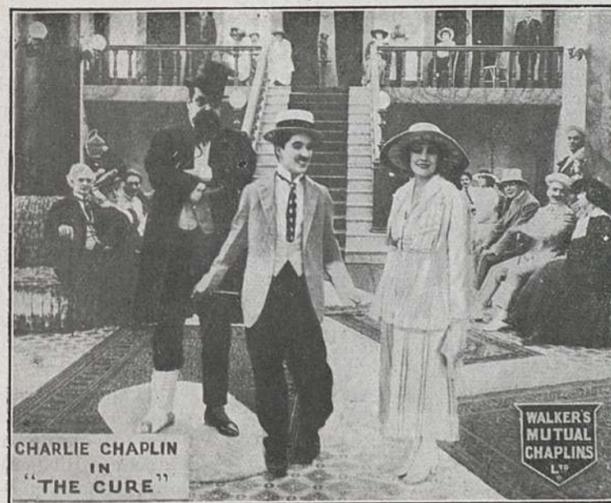
autant que de scènes. C'est du rire à jet continu, de la cascade géniale

dont le plus étonnant était d'en maintenir l'esprit et l'accent.

Même continuité dans *Charlot fait une cure*. Il y a là une sorte de martyre de l'obèse que ne désavouerait pas Henri Béraud. Et le tortionnaire n'est autre que Charlot, l'homme torpille et articulé, le maigre dont le gros ne peut jamais venir à bout. Les scènes de la piscine et de la table de massage sont parmi les plus irrésistibles de toute la littérature charlotesque. C'est du grand art et de la plus haute fantaisie.

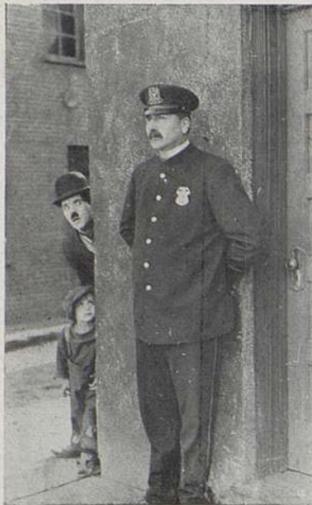
*Charlot voyage* n'est pas moins amusant. On trouve déjà dans ce film quelque chose de la philosophie désabusée et de l'humour triste dont les deux ou trois Charlot qui sont venus ensuite nous ont apporté la formule quintessenciée.

L'Agence Générale Cinématographique fut donc bien inspirée de redonner la vie à ces trois Charlot qui ouvrent déjà la série héroïque et dont on peut attendre de nouveaux triomphes.



CHARLIE CHAPLIN  
IN  
"THE CURE"

CHARLOT fait une cure.



## THE KID LE GOSSE



Ce fut une émotion considérable, une des plus fortes et des plus belles émotions des vingt années de création cinématographique, quand *Le Gosse* nous apparut. Nous n'oublions pas cette présentation du chef-d'œuvre de Charlot à laquelle une jeune Société française, « Triomphe », nous convia, le 8 septembre 1921, au Ciné Max Linder. Malgré tout ce que nous en attendions, la surprise et la satisfaction furent à leur comble. Et *Le Gosse* connu, de ce jour, le plus formidable succès qu'on ait jamais réservé à un film et peut-être à une œuvre humaine.

Charlot s'élevait à cette sorte de philosophie de la résignation où inclinent les âmes malheureuses et victimes des forces sociales dressées contre elles. Le pauvre hère de tant de films drôles s'émouvait un jour à la vue d'un enfant abandonné qu'il recueillait, lui, le misérable, et qu'il élevait à son image. Sur ce point de départ qui ressort plus de la tragédie que de la



CHARLIE CHAPLIN et JACKIE COOGAN

comédie, on sait quel drame construisit la fantaisie de Charlot.

Sa tendresse pour l'enfant, ses ruses pour le préserver contre le formalisme de l'administration, ses ingéniosités de père adoptif responsable devant quelque chose de supérieur à la loi humaine, tout était noté avec une finesse, un sens de l'humour dont on chercherait vainement l'équivalent autre part.

*Le Gosse* nous révéla en même temps que cette forme quintessenciée de l'art de Charlot, un très jeune acteur, Jackie Coogan, qui fit merveille et devint d'un coup une grande étoile du ciel cinématographique. Peut-être manquait-il, par la suite, de direction et tomba-t-il dans le cabotinage vulgaire des enfants prodiges... Il lui manqua Charlot, son père adoptif à l'écran, son conseil et sa conscience...

*Le Gosse*, film éternel, nous console de la vie... Beaucoup diraient qu'il nous réconcilie aussi avec le cinéma!

## Une innovation sensationnelle! " Cinéa " va faire du Cinéma avec le concours de ses lecteurs!

*Cinéa*, dans le but de permettre à tous de s'essayer dans l'art cinématographique, a formé une Société en participation pour la réalisation de Films Artistiques

avec le concours des Amateurs

Cette Société s'intitule :

### CINÉA - CONSORTIUM

Gérant : M. Jean TEDESCO, directeur de *Cinéa*.

Afin de satisfaire l'ambition secrète de certains, et le désir si répandu dans le public de se voir sur l'écran, notre Directeur M. Jean Tedesco, sur les cinq mille parts créées, cédera à ceux de nos lecteurs qui lui en feront la demande, et ce, avant le 15 Janvier 1923,

### Cinq Cents Parts au prix de Cent francs l'une

La propriété d'une seule de ces parts, donnera à chacun de nos lecteurs les droits suivants :

1° Il sera appelé à interpréter un personnage de notre premier film.

2° Il recevra un intérêt de 6 0/0 l'an.

3° Il sera intéressé aux bénéfices de la Société, dans la proportion de l'importance de son apport.

4° Il sera gratuitement abonné, pour un an, au journal *Cinéa*.

(Pour nos abonnés présents, l'abonnement sera gratuitement prolongé d'une année entière).

Notre premier film, conçu spécialement en vue de la Société comporte de nombreux rôles qui permettront à tous ceux qui en sont capables de révéler aux yeux de tous leur talent et leur goût.

### Tout le monde tournera

Auteur de scénario, metteur en scène, opérateurs, décorateurs, techniciens, ingénieurs ont été choisis avec soin dans l'élite du Cinéma.

Participer à CINÉA CONSORTIUM, ce n'est pas seulement avoir la certitude de jouer dans un film, c'est encore effectuer un placement productif d'intérêt et qui rapportera par la suite une part des bénéfices proportionnelle à l'apport.

Demandez de suite la notice de " Cinéa Consortium " à Cinéa, 39, Bd Raspail.  
Les visiteurs sont reçus tous les jours de 2 à 4 h., à " Cinéa Consortium " 10, rue de l'Elysée



A Hollywood, chez Max Linder, Charlie Chaplin préside une joyeuse party. De gauche à droite on peut reconnaître : Georges Jomier, Bessie Love, Jack Gilbert, Ruth Miller, Leatrice Joy, Charlie Chaplin, Max Linder, Barbara Bedford, Gaston Glass, Ruth Weitman et le gouverneur Moriss.



Un nouveau succès de l'athlète Charlie. Il a challengé à la fois Jack Dempsey et Douglas Fairbanks. Voyez plutôt ce qu'il a fait du champion du monde toutes catégories et du champion du Cinéma !

### Charlie Chaplin dans quelques groupes



Charlie Chaplin et Max Linder pendant le séjour à Los Angeles de celui que l'universel Charlot appelle son maître. Ce sont deux amis sincères. Un jour, Max disait à Charlot : « Je sens que je ne suis plus comique... » Et Charlot répondit : « Moi non plus. Mais je lutte. »

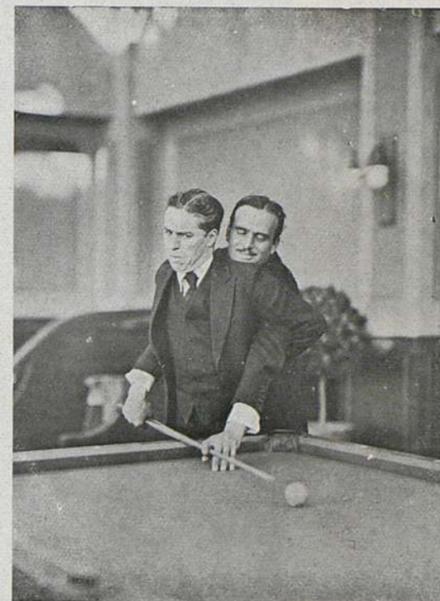


Au studio de Douglas Fairbanks, pendant un beau jour de soleil. Charlie, coiffé d'un souple panama, et Doug, nu-tête, ont un joyeux sourire qu'il est amusant d'avoir rapprochés.

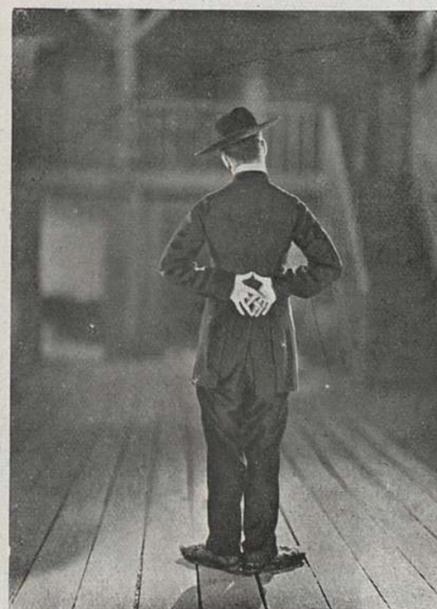
### Quelques attitudes de Charlie Chaplin.



Charlie Chaplin s'est aventuré jusqu'à la salle de bain, un soir de paye, dans son dernier film.



Chez Charlie Chaplin. Le billard après diner avec Douglas Fairbanks. Remarquez que c'est Douglas qui joue et Charlot qui exprime les angoisses du joueur.



Voici Charlot dans un grave costume de clergyman. Si le célèbre chapeau melon et la canne de jonc indescriptible ont disparu, Charlot garde encore ici, par ses chaussures fameuses, sa marque de fabrique.



Encore une victoire du champion. Savez-vous qui Charlot vient de mettre knock-out? Simplement Jack Dempsey, vainqueur de Carpentier! Douglas Fairbanks le proclame vainqueur et l'orchestre militaire joue la marche : « A la gloire de Charlie Chaplin ».

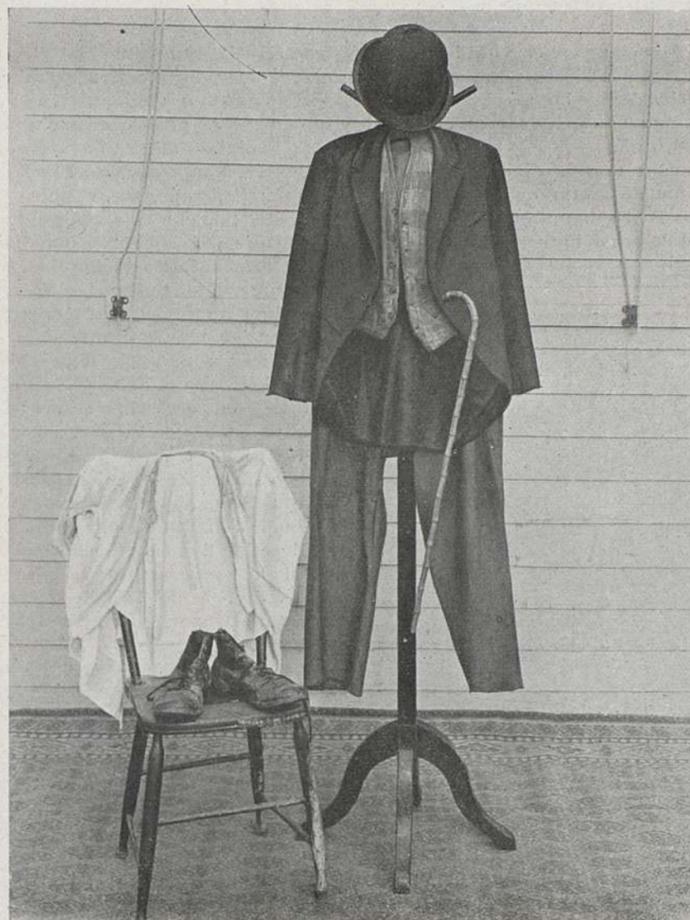


GLICHÉ PATHÉ-CONSORTIUM

Voici un portrait de Charlot auquel on pourrait donner cette simple légende : « Charlie Chaplin intime ». Nous le devons à l'obligeance de Pathé-Consortium qui annonce quelques rééditions de choix : Une journée de plaisir, Charlot débute au Cinéma, Charlot joyeux garçon, Charlot chevalier du balai, Les hallucinations de Charlot, sur lesquelles on trouvera d'autre part quelques renseignements complémentaires.

On remarquera l'expression de mélancolie et de rêverie désabusée que Charlie Chaplin a parfois hors du studio et même au studio. Le sérieux du visage, la tendresse du regard et une finesse des traits presque aristocratique expliquent, loin de la contredire, cette aptitude géniale à l'humour qui est autre chose que la simple aptitude au rire, quelque chose de plus délicat, de plus profond, de plus émouvant, de plus difficile.

Il y a des portraits qui éclairent une âme... Ne trouvez-vous pas que celui-ci nous révèle l'âme de Charlie Chaplin ?



La garde-robe de Charlot  
ne fera-t-elle pas la plus belle pièce du Musée du Cinéma ?

#### A HOLLYWOOD

## Avec CHARLIE CHAPLIN

par M. ROBERT FLOREY

Je rencontrais ce jour-là, Charlie, flânant sur la grève de Crystal Pier. Il marchait doucement, les mains derrière le dos, son canotier penché sur l'œil gauche et, il devisageait attentivement toutes les jolies femmes qu'il rencontrait.

— What's Master Charlie ?

— Oh ! bonjour Monsieur, je vais prendre le train à la gare... me

répondit Charlie, énumérant ainsi d'un seul coup presque tous les mots français de sa connaissance.

— Que faites-vous Charlie ?

— Rien. Je ne cherche même pas d'idées, je pense actuellement que Dame Nature est bien bonne d'avoir créé tant de jolies femmes pour le plaisir de nos yeux !

— Et votre film ?

— Heureusement terminé.

— En êtes-vous content ?

— Très, je crois que quelques scènes porteront, surtout celle du sermon, ne croyez-vous pas ?

Et Charlie, me saisissant par le bras m'expliqua la « scène du sermon ». Il me l'avait déjà racontée et me la raconta encore plusieurs fois, mais Charlie n'a pas de mémoire, du moins pour certaines choses, et lorsqu'il est content de son travail il éprouve le besoin d'en faire part à tous ses amis.

Sur la grève il y avait ce jour-là peu de monde, et une agréable brise marine, nous apportait par bouffées des senteurs d'algues qui semblaient venir du Japon après avoir franchi le Pacifique.

Nous étions arrivés près de la grande digue, et Charlie s'arrêta.

— Vous comprenez la situation, n'est-ce pas ? Je suis un forçat évadé et je deviens pasteur par accident. Je dois prêcher dans ma petite église et je ne sais pas ma foi, quoi dire ! Alors, au petit bonheur je narre aux fidèles le fameux combat entre le Géant Goliath et le petit David.

Et Charlie me mima la scène du combat. Il dépassa les bornes de la plus haute bouffonnerie ! Et lorsque, saisissant dans sa main droite, la tête imaginaire de Goliath, il la regarda, la souleva et finalement la lança par-dessus son épaule, et lui donna encore le coup de grâce en la renvoyant de son pied rejeté en arrière, (comme il fait toujours avec les allumettes consumées ou les mégots de cigarettes) un peu plus loin...

Charlie dit : « Et ce n'est pas tout. Quand j'ai terminé mon histoire, les fidèles de l'Eglise applaudissent comme ils applaudiraient un artiste et alors je viens et reviens saluer, comme le ferait un artiste, pour les remercier. Je pense que cette scène portera !

A ce moment de notre conversation, le brillant jeune premier Rudolph Valentino sortit de l'Océan et vint nous trouver.

— Où dînez-vous ce soir ? nous demanda-t-il, aimable et souriant.

Tandis que Charlie, par politesse répondit qu'il ne savait pas encore, je dis à Valentino : « Mais chez toi, mon cher ! »

La cuisinière de Rudolph Valentino jouit d'une réputation qui s'étend jusqu'aux bornes les plus reculées de « Filmland ». Elle est presque

aussi célèbre que George Jomier, le roi des cuisiniers lui-même, et c'est toujours avec plaisir que l'on accepte une invitation à dîner chez Valentino.

La villa de Valentino est bâtie sur le versant sud de la petite colline de Withley à Hollywood. C'est la seconde femme de Valentino, Natacha Rambova qui, dessinant l'année dernière le plan de la maison, en a fait une véritable petite merveille.

Frédéric, le maître d'hôtel de Valentino a une bonne habitude. Celle de préparer chaque soir à 7 heures, une dizaine de cocktails et quelques toasts au caviar, ce qui est excellent pour vous mettre en appétit. Suivant le nombre d'amis que Rudolph amène (et il n'en amène jamais plus que 10 à la fois) on trouve toujours un nombre suffisant de cocktails préparés ! C'est charmant et pratique.

Or, comme nous avons pris place, ce soir-là, dans le salon de Rudolph et que nous trinquions à la Gloire de notre hôte, je profitais d'un moment de répit pour prendre Charlie à part et à brûle-pourpoint, je lui demandai :

— N'avez-vous pas l'intention d'écrire vos mémoires ?

— Oui et non, vous savez que je suis assez paresseux pour écrire.

— Cependant votre premier livre *My Trip Abroad* a été un gros succès de librairie ?

— Encore une fois, oui et non, vous connaissez ce « business » mieux que moi. Voilà bientôt quatre mois que mon livre est sorti et le tirage total pour l'Amérique a été de 10.000 exemplaires, est-ce bon ?

— Ce n'est pas énorme, vu le nombre considérable de vos admirateurs.

— Que voulez-vous, en Amérique, on n'aime pas lire, on n'a pas le temps, le public est trop pressé et trop actif pour consacrer quelques heures hebdomadaires à la lecture, on préfère le cinéma...

— Je suis certain que *My Trip Abroad* aura pour la France seulement un tirage beaucoup plus important que l'Américain...

— Je sais, vos compatriotes aiment à lire et j'espère que mon éditeur confiera la traduction de mon livre à un écrivain habile qui puisse rendre ma pensée exacte, en français.

Notre dialogue fut malheureusement interrompu par un barytonnant :

— Monsieur est servi !!!

Et nous allâmes nous livrer aux plaisirs de la « bonne chère » délaissant momentanément ceux de la conversation...

Durant tout le dîner, Charlie fut comme de coutume plein d'esprit et il nous raconta maintes anecdotes au sujet de ses débuts au cinéma.



EDNA PURVIANCE

Miels,  
Un goût de revenez-y,  
Un shimmy dans le salon Louis XV,  
« Mam'zelle Nitouche »,  
Bas gris.

JACQUE CHRISTIANY.

Puis passant d'un sujet à un autre nous demandons à Chaplin quels sont ses projets au sujet de sa collaboration pour les « United Artist's ». Le mime célèbre me répond :

— Je n'en sais rien. J'ai différentes idées en tête et mon premier film pour United sera dramatico-comique, il aura certainement huit ou neuf parties et je paraîtrai dans cette production avec mon costume habituel mais à vrai dire je n'ai pas encore fixé un sujet... Mon projet du *Clown* ou du *Polichinelle* est tombé

dans l'eau, je ferai autre chose. En attendant je quitte le First National « en beauté » comme vous dites en français. J'estime que *The Pilgrim* ma dernière production pour cette société est mon meilleur film et certainement le plus comique que je n'aie jamais tourné. J'avais songé d'abord à nommer ce film *The Ministre (Le Prêtre)* mais le nom n'eût peut-être pas convenu au public de sorte que j'ai débaptisé ma bande (c'est le cas de dire débaptisé) pour la nommer *The Pilgrim (Le Pèlerin)*.

— Mais quand commencerez-vous à travailler pour les United ?

— D'ici un mois, je dois d'abord régler les travaux de Miss Purviance qui ne tournera plus à mes côtés, comme leading-lady. J'ai jugé que le temps était venu de « starrer » cette charmante et talentueuse artiste et elle va bientôt commencer son premier film, dans mon studio sous la direction de mon frère Sidney.

Puis la conversation roula sur les sujets favoris de Charlie, religion, spiritisme, superstition, révolutions, etc., etc.

Après dîner, Charlie prit un petit morceau de crayon qu'il suçait consciencieusement et il dessina ensuite le portrait de chacun des convives, il nous fit cadeau des caricatures, sinon il eût été très facile de confondre Valentino avec Douglas Gerrard ou De Limur avec votre serviteur !

Comme il se faisait tard et que Rudolph avait à tourner le lendemain matin à 6 heures des scènes de *Blood and Sand* au Lasky-Ranch près d'Universal-City, nous quittâmes l'hospitalière demeure du charmant jeune premier et nous allâmes au « Marcel's » restaurant prétendu français que Charlie affectionne particulièrement.

Charlie est un conteur intarissable. Il parle, parle... et l'intérêt que l'on prend à sa conversation est tellement grand que l'on oublie rapidement les heures qui passent... Chaque fois que Chaplin m'invite à dîner avec lui, je suis certain de rentrer chez moi à 4 heures du matin. C'est encore ce qui m'arriva cette nuit-là.

ROBERT FLOREY.



Il vaut quelquefois mieux tirer son chien que le diable par la queue. CHARLIE CHAPLIN.

## Quelques Instantanés de Charlie Chaplin

Dans la collection privée de Charlie Chaplin, il existe trois photographies dont le célèbre artiste ne se séparera jamais.

Ces photographies qu'il garde avec un soin jaloux et qu'il ne montre à personne ont été prises aux temps héroïques de la « Karno » lorsque Charlie avait 19 ans.

Je les ai vues...

La première représente la « troupe » Karno.

Charlie est au premier plan à droite. Une énorme redingote grise enveloppe son torse, ses pieds sont chaussés de bottines éculées mais n'ayant aucun rapport avec les fameuses « one million dollars Shoes ». Le maquillage de Charlie est semblable à celui qu'il a dans les films, sauf que sa moustache est plus large et plus touffue et qu'il s'est fait un « nez de poivrot » qui semble une fraise trop mûre...

La chevelure de Charlie, sur cette photo, est broussailleuse mais aucun fil d'argent ne s'y mêle.

Près de Charlie, les deux grandes vedettes féminines de la « Karno », Misses Amy Minister et Muriel Palmer, sourient de leurs jolies dents.

Un jeune premier comique de la troupe, Mike Asher, est également présent, de même que Alf. Reeves, alors impresario de la troupe, devenu depuis general-manager des « Charlie Chaplin productions ».

La deuxième photo représente une scène de *A Night in a London Club*, la pantomime que jouait la troupe. Charlie, à la renverse sur une chaise, boit du champagne à même le goulot d'une respectable Heidsiek; il a, sur cette photo, le même costume que sur la précédente.

Enfin, la troisième représente les principaux artistes de la troupe « à la ville ». Une énorme cravate-foulard noire entoure le cou du comédien; sur cette dernière photo Charlie ne paraît pas 19 ans, mais bien 25.

Si, un jour, Chaplin vous invite chez lui, demandez-lui la permission de voir ces photos, elles en valent la peine.

Le jour où Douglas Fairbanks inaugura ses bains turcs, il invita quelques-uns de ses bons amis. Charlie était du nombre. Nous étions là une douzaine d'hommes, et Charlie, avant

le bain turc, fit de la lutte à mains plates avec le géant turc Abdull, masseur de Douglas Fairbanks. L'absence de magnésium m'empêcha de prendre un cliché de cette irrésistible scène.

Charlie Chaplin envia beaucoup le bain turc de Douglas. Il revint chaque après-midi prendre son bain...

Maintenant, depuis deux semaines environ, il glisse confidentiellement dans l'oreille de ses amis : « Vous savez, ma maison de Beverly-Bills sera bientôt construite ! Et il y aura des bains turcs, vous viendrez, n'est-ce pas ? »

Et Douglas n'aura plus son privilège...

D'autre part, j'ai déjà raconté l'anecdote suivante, elle mérite les honneurs de la réédition :

Un jour, Charlie Chaplin regardant avec admiration l'immense château féodal que Douglas Fairbanks a fait construire sur ses terrains pour tourner *Robin Hood*. Soudain, Chaplin dit :

— Cher Doug, voulez-vous être assez aimable de me prêter votre château pour une scène de mon prochain film ?

— Qu'en ferez-vous, Charlie ?

— Eh bien, voici comment j'ai l'intention de me servir du château de Richard Cœur de Lion, écoutez :

— La scène se passe à six heures du matin. Je suis le propriétaire du château. Je donne à mes larbins l'ordre de baisser l'énorme pont-levis, et alors, on me voit, tout petit, avec mes énormes souliers et mon costume habituel, dans l'embrasure de la porte immense... J'avance très doucement sur le pont-levis, et je vais ramasser, de l'autre côté du fossé plein d'eau, les croissants, la bouteille de lait et les journaux du matin que mes fournisseurs ont déposés devant ma porte, puis je chasse un tout



petit chat noir et abandonné qui insiste maintenant à me suivre parce que j'emporte la bouteille renfermant le lait qu'il convoitait... Vous savez comme je le chasse, en lançant mon pied en arrière, honteusement, sans le regarder... Je repasse le pont-levis qui se referme lentement derrière moi... Que pensez-vous de l'effet que produira cette scène sur le public? N'est-ce pas une bonne idée, dear?

Ce disant, Charlie, pour convaincre tout à fait Douglas, mimait la scène, et tout le monde éclata de rire...

Malheureusement Doug, qui n'avait pas bati un décor de 100.000 dollars à cet usage, ne voulut rien savoir... C'est dommage!

Quand, en 1917, Chaplin entra en possession de son propre studio qu'il venait de faire construire à La Brea Avenue, il voulut y mettre sa marque de fabrique.

Comme l'allée centrale du studio n'était pas encore terminée et que le ciment y était encore frais, Charlie chaussé de ses « godillots » fameux, marcha sur le ciment frais, tout le long de l'allée. Les empreintes de ses semelles resteront ainsi indéfiniment gravées sur l'allée... Au bout du petit chemin, avec l'extrémité de son jonc, Charlie grava encore son nom et la date.

Tout le monde connaît le couteau de Jean-Pierre.

Ce couteau qui avait été remis au brave matelot par sa bonne amie, la Paimpolaise, devait servir de fétiche à Jean-Pierre.



Charlot garçon de café.

Malheureusement, il cassa un jour la lame qu'il fit remplacer, puis le manche qu'il changea... Et le fétiche fut, cependant, toujours celui de la Paimpolaise, et il eut le don de préserver Jean-Pierre de bien des malheurs...

C'est en voyant les souliers de Chaplin que je me suis souvenu de cette enfantine historiette...

Charlie possède trois ou quatre paires de chaussures qui lui servent pour ses films, mais il en affectionne une particulièrement. Celle dont il se servit à l'époque de ses débuts... Elle est extraordinaire... Imaginez pour chaque chaussure, une trentaine de petits morceaux de cuir cousus les uns après les autres... La semelle, composée de plusieurs fragments, a dû être changée au moins vingt fois.

Un jour, Chaplin enfilait ses « godillots » pour tourner une scène de *Pay Day*, il me les montra triomphalement et me dit : « Je les ai usés chez Sennett, chez Keystone, chez Essanay, et je les porte encore... »

READER.



Pendant un repos entre deux prises de vues, Douglas Fairbanks fait monter Mary Pickford à cheval sur un chien, pendant que Charlie Chaplin la soutient de son bras.

Le célèbre Trio

MARY  
DOUG  
et  
CHARLIE

La Maison  
de Charlot



Voici encore un groupe amusant des trois inséparables.

Depuis deux ans, Mary Pickford, Douglas Fairbanks et Charlie Chaplin passent le « Week-End » ensemble à Beverly-Hills. Les trois célèbres artistes ont pris cette habitude qui est devenue une coutume et le grand palace de Douglas retentit chaque fin de semaine, du samedi soir au lundi matin, des jeux et des rires de ses « Big Threes. »

En général, le dimanche matin, de très bonne heure, Chaplin et Douglas vont faire un tour à cheval, aux environs de Beverley.

Depuis longtemps, Chaplin convoitait un délicieux morceau de terrain voisin du « Pik-Fair » et, un jour, il se décida enfin à l'acheter pour y faire construire une nouvelle propriété.

L'acte d'acquisition fut signé, un samedi à 4 heures.

Le lendemain, après le lunch, dans le parc de Doug, nous buvions à petites gorgées un délicieux moka, quand Chaplin qui, depuis le matin, paraissait soucieux, déclara :

— Excusez-moi, j'ai beaucoup à travailler, j'aurai terminé d'ici une heure, attendez-moi au jardin et ne me dérangez pas...

Puis il se rendit dans le cabinet de travail de Doug et il s'y enferma.

Trois heures se passèrent...

Comme Spencer ne revenait pas,

nous nous rendîmes au cabinet de travail de Douglas...

Un très curieux spectacle s'offrit alors à nos yeux étonnés...

Des monceaux de feuilles de papier jonchaient le grand bureau de Doug et derrière ces papiers apparaissait la tête de Charlie... Sa figure et ses doigts étaient maculés d'encre et de crayon. Il paraissait très fatigué et ses yeux étaient fiévreux. Comme nous le regardions, il se leva et dit, solennel :

— J'ai fini!

— Quoi? questionna Doug.

— Mes plans... J'ai fini mes plans, ça a été dur, mais ça y est...

Et il poussa un énorme soupir!..

Nous remarquâmes alors que Chaplin s'était mis à l'aise et qu'il avait enlevé sa veste, sa chemise était toute tachée d'encre et il n'était plus à prendre, même avec des pincettes.

Doug dit :

— Mais vous avez usé toutes mes réserves de papier à lettres?

Charlie répondit :

— Cela ne fait rien, j'ai accompli mon œuvre... Venez dans le parc, je vais vous expliquer...

Et, autoritaire, il nous entraîna.

Dehors, à la clarté du grand soleil californien, il nous montra une petite feuille de papier, sur laquelle des

arabesques fantasques étaient tracées. Majestueusement Chaplin expliqua son œuvre...

— Eh bien, vous voyez, voici le plan de ma maison. (Puis il ajouta très vite). Voici le salon, voici le vestibule, et regardez la salle à manger. Et le premier étage, et ma salle d'armes, et mon bureau de travail... Magnifique, n'est-ce pas! je n'ai plus qu'à m'entendre avec l'architecte; quel papier pourrais-je mettre dans le salon et quel...

— Permettez! trancha Douglas autoritaire ..

— Permettez quoi?

— Votre plan est très bien. Spencer, mais où sont les fenêtres de votre maison???

Comme le singe de la lanterne, Charlie n'avait oublié qu'une chose : *mettre des fenêtres à sa maison...*

Un moment, il resta interloqué, puis murmura, navré :

— Alors, tout est à recommencer?

— Oui, dit Doug, mais je vous en prie, pas aujourd'hui. D'ailleurs, je n'ai plus de papier à lettre!..

Pendant quelques minutes, le petit homme barbouillé d'encre fut très triste, puis il oublia ses plans, sa maison, et comme l'on entendait au loin la voix de Mary Pickford, Charlie partit vivement se débarbouiller!



ALICE TERRY



LEWIS STONE et RAMON SAMANYAGOS



LEWIS STONE et BARBARA LA MARR

RAMON SAMANYAGOS  
*Lewis Stone*

## LE ROMAN D'UN ROI

tiré par **REX INGRAM**

de l'œuvre universellement réputée de **SIR ANTHONY HOPE**

L'histoire la plus attachante et en même temps la plus mouvementée que les cinégraphistes américains aient mis à l'écran.

Au cours d'un voyage en Ruritanie, un gentilhomme anglais, Rudolph Rassendyl s'éprend de la fiancée du Roi auquel par ailleurs il ressemble étrangement.

Un complot se trame contre le jeune Roi. Pour sauver la couronne, Rudolph Rassendyl prend sa place le jour du sacre et soutiendra seul la lutte acharnée que lui livrent des ennemis implacables.

Il sauvera le Roi, mais sacrifiera son amour.

*Alice Terry*, héroïne douloureuse et tendre, charme et séduit infiniment.

*Barbara La Marr*, que les innombrables spectateurs du « Signe de Zorro » retrouveront avec enchantement, déploie dans un rôle pathétique ses dons émouvants aux nuances si délicates, enfin, *Lewis Stone*, avec une sobre puissance et une subtile pénétration des gammes psychologiques les plus secrètes, interprète un double rôle où, par instants, il réalise le problème de ne plus se ressembler à lui-même.

**LE ROMAN D'UN ROI** sera très prochainement présenté par les soins des **FILMS KAMINSKY** et C<sup>ie</sup>.



AGNÈS AYRES et RUDOLPH VALENTINO dans *Le Cheik*

## LES FILMS DE LA QUINZAINÉ

### Le Cheik.

Tiré du roman de E. M. Hull, l'œuvre, je crois, a gagné à être mise à l'écran. L'auteur n'avait pu qu'imparfaitement, et par sa plume seule, décrire l'atmosphère qu'ici l'écran nous reconstitue en beauté. Georges Melford y est pour beaucoup et son œuvre a la belle nostalgie abandonnée que donne à toute œuvre le sable, le soleil, le palmier et l'immensité désertique de l'Orient. On a reproché à ce film un manque de vraisemblance et de couleur topique. On l'a même traité de pacotille, avec tout ce que ce mot veut dire, ou ne dit pas. A vrai dire, la pacotille est dans le texte, rare, il est vrai, mais

artificiel et d'un conventionnel achevé. L'œuvre est suffisamment là pour nous faire oublier ce détail et l'ensemble n'en souffre pas.

Rudolph Valentino vaut la publicité que l'on fait sur lui. Peut-être n'a-t-il pas ici le type osseux et aminci qu'il faudrait, mais son interprétation supplée à son physique. Il est beau, sensuel, jeune, et montre volontiers ses dents blanches. Il possède un regard bien profond par moments, et une assurance remarquable en ce rôle plus créé que réel. Il est enfin le Monsieur de ces Dames et nous n'y pouvons rien.

Agnès Ayres, toujours plus acide et plus fraîche joue la blanche sans

difficulté et joue en somme à la difficulté. Son modernisme intense était le courant qu'il fallait pour électriser ce mystique. L'un et l'autre enfin forment un beau duo, nullement orchestral, plastique avant tout, bien contrasté et nous font apprécier leur ardeur sportive. Pour le redire, et puisque cela seul domine et importe, disons que la mise en scène est brillante, plus étudiée que réaliste, et que cet exotisme en cinq parties nous vaut de beaux moments où le soleil gouverne et tient lieu de réalisateur, puissant et seul maître qu'il y est.

Jaque CHRISTIANY.

### Crainquebille.

M. Jacques Feyder, avec un art incontestable, a mis à l'écran l'œuvre fameuse d'Anatole France. Sans doute, malgré quelques phrases du grand écrivain, la forte satire est-elle beaucoup moins sensible que dans le livre. Mais la navrante histoire du pauvre marchand de quatre-saisons est émouvante et semée d'ironies. Et puis des déformations photographiques, des ralentissements aussi rehaussaient le film, réalisé avec grand soin. M. Maurice de Féraudy a composé un bonhomme Crainquebille qui, dans cette manifestation d'art muet, crie de vérité. Et les autres rôles, de moins d'importance, sont bien tenus par Mmes J. Cheirel, Marguerite Carré, MM. Numa, Mosnier, R. Worms, J. Forest, Roques, F. Oudart. L. W.

### La Tourmente.

Dave, citadin, va vivre la vie active des bûcherons à peu près solitaires, avec Burr. A la suite d'un événement douloureux, la très jeune Jeanette arrive chez eux. Elle devient leur compagne et associée. Tous deux cherchent à se faire aimer d'elle qui ne sait pas ce qu'est un tel sentiment. Un conflit finit par s'élever entre les deux hommes et c'est là le sujet du film qui se déroule trop lentement, mais dont la mise en scène est intéressante. Même une certaine fuite sur



ELSIE FERGUSON

CL. PARAMOUNT

TSURU AOKI et SESSUE HAYAKAWA dans *Le Serment*. CL. GAUMONT

un rapide et un incendie de forêt formant de beaux tableaux. Les paysages de neige aussi. Le texte est assez copieux et l'on y parle d'une femme qui est pour un homme l'Immémoriale et l'Eternelle.

### Le Calice.

Marie Lemonier, veuve, est artiste de music-hall. Sa fille Dorothy est en pension. Marie a un amant, extrêmement riche, qui s'appelle Martin. Dorothy, devenue jeune fille, revient à la maison. Alors, par devoir, Marie quitte Martin. Martin, par hasard, voit Dorothy et, ayant appris qu'elle est, lui envoie des fleurs. Il l'aime, mais Dorothy aime Geoffroy, jeune peintre... Oui, enfin, après bien des va et des vient, Martin est honni, et les autres sont heureux. Et ce film est varié, luxueux, bien joué. Quant au scénario, jugez vous-mêmes. Mais peut-être suis-je trop bref.

LUCIEN WAHL.

JENNY HASSELQVIST et IVAN HEDQVIST dans *L'Épreuve du Feu*.

### L'Épreuve du Feu

Mariée malgré elle à un vieil époux qu'elle déteste, dame Ursule trouve son destin intolérable à dater du jour où elle a rencontré le jeune Bertram. Et tout d'abord, comme un moine colporteur de drogues, a consenti à lui donner un peu de poison, elle veut mourir avec celui qu'elle aime; mais l'époux rentre à ce moment, et d'un geste irrésistible, elle verse le poison dans le verre qu'elle prépare pour lui. Il a vu le geste; déjà malade, il tombe foudroyé. La foule ameutée crie à l'assassinat; en vain le moine affirme qu'Ursule n'a pu empoisonner son mari, vu que lui-même avait substitué au poison une poudre inoffensive; la voix publique persiste à accuser la jeune femme, qui subira l'épreuve du feu.

Un instant, Bertram a douté d'elle, et pour effacer l'impression de ce doute, il s'offre à subir l'épreuve à sa place. Elle l'accepte, sûre de son innocence; mais peu à peu elle se trouble; elle se rend compte qu'elle a voulu tuer; que c'est la vue de son geste, criminel tout au moins d'intention, qui a foudroyé son mari; au pied du bûcher que Bertram doit traverser, elle apparaît, subit l'épreu-

ve, et purifiée par le remords, passe sans crainte à travers la flamme.

Après un début un peu lent mais plein de détails charmants, la seconde partie du film — celle qui dépeint la redoutable épreuve — est une des plus belles choses que l'on ait vues au cinéma. Riche en détails accumulés — la construction du bûcher, le défilé des forçats qui vont

JENNY HASSELQVIST et RUTH LINDROTH dans *L'Épreuve du Feu*.

chercher les bûches, les femmes qui, remplies de zèle, apportent les fagots (on songe à la *sancta simplicitas* de Jean Huss).

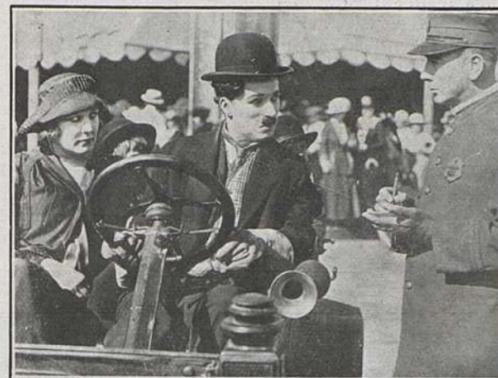
Les cérémonies religieuses, puis les derniers préparatifs, la flamme qui monte, la patiente qui lentement gravit les marches, hésite devant le rideau ardent, hésite devant le crucifix, devant l'image qui, alternativement, lui semble condamner et pardonner...

(Admirable travail de sémantique, qui a donné au mot *crux*, dont le sens primitif est tourment, en général, une valeur plastique, a symbolisé la douleur par une attitude dont tous les arts, et le cinéma en dernier lieu ont su tirer un parti si puissant et expressif. Mais ceci nous entraînerait trop loin, et notamment à examiner la valeur photogénique de la liturgie catholique, valeur qui s'impose à des cinéastes même de tendances opposées...)

Le point faible du film est que l'on ne sympathise pas avec l'héroïne et peut-être le talent, la plastique expressive, mais un peu sèche de Jenny Hasselqvist y sont-ils pour quelque chose. Elle rend admirablement les scènes de l'épreuve. Gosta Ekman est, au contraire, parfaitement sympathique et d'une complète beauté physique. Il ne faut oublier, à côté d'eux, Ivan Hedqvist et Tor Svännberg.

LIONEL LANDRY.

## QUELQUES RÉÉDITIONS DE CHARLOT



(Cl. Pathé-Consortium)

Une journée de plaisir

Tout le monde réclame des Charlot. Ce grand amuseur, favori du public, semble désertier l'écran. Et il manque à la foule dont les occasions de rire sont si rares! Il y a, dans les collections de Charlot que possèdent certaines de nos maisons d'éditions, des films étonnants par leur verve, leur fantaisie, leur émotion légère. *Pathé-Consortium* fut donc bien inspiré de les exhumer et de nous les offrir un peu pour nos étrennes de grands enfants sages.

Voici *Une Journée de plaisir*, un des meilleurs Charlot qui précédèrent *Une Vie de chien*, *Charlot soldat* et *Le Gosse*. Nous y voyons un Charlot embourgeoisé, propriétaire d'une petite auto et emmenant promener sa femme et ses enfants. Mais l'auto ne va pas toute seule et Charlot est un assez mauvais chauffeur. Il y a des incidents, comme il convient, et Charlot, laissant là le capricieux tacot, avise un paquebot qui fait des promenades en mer le dimanche et y embarque sa famille. Au retour il trouvera son auto à l'endroit où il l'a laissée, car on ne vole pas aisément une auto récalcitrante. Mais auparavant Charlot, sa Charlotte et ses Charlottins, seront mêlés à des événements mémorables et maritimes dont le plus épique sera un universel et gigantesque mal de mer...

On se souvient de Charlot, victime des faiblesses d'estomac dues au roulis exacerbé d'un paquebot hystérique... C'est un épisode inénarrable où l'art simple du grand fantaisiste trouve à s'employer très comiquement.

Le mal de mer s'accompagne de

complications sentimentales. Charlot, déséquilibré sur ses jambes flagellantes, tombe aux genoux d'une dame dont le mari, épargné par le mal de mer, survient. On voit d'ici quel sort est réservé au pauvre Charlot, mais la justice a des retours triomphants. Et alors que l'estomac de Charlot se remet en place, celui du mari jaloux connaît à son tour les affres du désarroi. Charlot en profite pour se venger, à sa manière qui est épique.

Ce dernier incident termine l'excellente journée de plaisir que Charlot a offerte à sa digne famille et tout le monde regagne la maison dans l'auto qui s'est enfin décidée à marcher.

Quatre autres rééditions sont an-

noncées par *Pathé-Consortium*, *Charlot débute au Cinéma*, dont le titre seul est de la joie en espérance, *Charlot, chevalier du balai*, où Charlot se montre un cascadeur inimitable; *Les Hallucinations de Charlot*, dont le comique touche parfois au tragique; *Charlot joyeux garçon* dont nous nous souvenons avoir ri aux larmes.

À côté de ces rééditions impatientement attendues, *Pathé-Consortium* continue sans que jamais le succès en ait été interrompu, la location des trois plus beaux Charlot: *Charlot soldat*, *Une Idylle aux champs* et *Une Vie de chien*. Ce sont, à des titres divers, trois éternels chefs-d'œuvre d'imagination, d'ingéniosité, de trouvailles drôlatiques et inattendues que nous ne nous lasserons jamais d'admirer. Ils marquent le point d'aboutissement d'un art très personnel et d'une science du rire très subtile dont l'analyse se confondrait avec la psychologie même du rire humain.

Charlot, si nous nous en tenons à ces quelques œuvres essentielles, s'est révélé un des plus grands amuseurs de tous les temps. Voilà pourquoi, en négligeant les premières comédies où ce génial artiste n'était pas encore arrivé à prendre conscience de ses véritables aptitudes et de ses fins, nous devons réclamer avec insistance de nos éditeurs et aussi des établissements qu'ils rehaussent leurs programmes des meilleurs Charlot.

Félicitons sincèrement *Pathé-Consortium* d'avoir si bien compris le goût et le désir du public, du grand public dont nous sommes tous.



(Cl. Pathé-Consortium)

Une journée de plaisir.

## VANINA

UNE jeune marque dont je sais les intentions louables et qui mérite notre cordiale sympathie. Ultra-Film, nous annonce un film qui ne peut manquer de provoquer une grosse émotion tant dans les milieux cinématographiques toujours à l'affût de formules nouvelles que dans le public définitivement dégoûté des fadaïses sentimentales dont trop longtemps on le combla.

Ce film que nous applaudirons le

sommes toujours le dernier pays à accueillir les grandes œuvres? *Vanina* s'impose par des qualités fortes, par un mouvement impétueux qui emporte tout à la manière d'une poussée torrentielle et vous subjugué le cœur. N'y cherchez pas la petite fleur bleue du rêve ou du sentiment ingénu. C'est de l'épopée brutale, du drame rapide à réactions violentes et où la consolation chrétienne de la pitié est absolument bannie.

gouverneur y consent à la condition que Octavio livrera les noms des insurgés. Octavio par amour s'exécute. 4<sup>e</sup> temps: Le gouverneur a consenti au mariage. Le prêtre unit les deux jeunes gens. Mais la vengeance tenaille le cerveau du gouverneur infirme et cruel. « Vous allez voir, dit-il, comment un gouverneur châtie. » Et il livre Octavio au bourreau.

Cette action qui comporte des pages admirables comme le souterrain, l'at-



OCTAVIO et VANINA

mois prochain dans un grand établissement des boulevards a pour titre *Vanina* et est inspiré d'un épisode de Stendhal. Il reconstitue l'histoire d'une conspiration dont fut le théâtre une cité italienne au début du siècle dernier, alors que les passions politiques revêtaient un caractère de violence forcenée que le sang seul pouvait assouvir, ce qui tout de même nous éloigne un peu des méthodes actuelles principalement oratoires.

L'œuvre cinématographique arrive chez nous précédée d'une réputation mondiale. Avez-vous remarqué que nous

Nous assistons à la vengeance implacable d'un gouverneur paralytique qui n'hésite pas à livrer au bourreau le fiancé de sa fille compromise dans une conspiration malheureuse.

L'œuvre est puissamment rythmée: 1<sup>er</sup> temps, la conspiration éclate cependant que la fête est donnée au palais du gouverneur; 2<sup>e</sup> temps: la fille du gouverneur, Vanina, s'éprend d'Octavio, jeune insurgé que le hasard met en sa présence, au milieu de la confusion générale causée par l'attaque du palais; 3<sup>e</sup> temps: Vanina s'efforce de sauver son fiancé. Le

taque de la ville avec ses effets de flambeaux, les efforts surhumains du paralytique pour se remettre sur ses jambes privées du secours des béquilles, est défendue par des interprètes exceptionnels dont le jeu en accentue encore la puissance dramatique. La grande artiste suédoise Asta Nielsen est une Vanina pathétique et profondément touchante. Le rôle du gouverneur, tout en force, en volonté, en cruauté, est tenu par Paul Wegener et Octavio est Paul Hartmann, un jeune premier tragique du plus pur style.

EDMOND EPARDAUD.

## LES FRÈRES KARAMAZOW

VOICI un chef-d'œuvre de la littérature russe et mondiale à l'écran. Qui de nous en France, où nous méconnaissons si souvent la littérature étrangère, n'a pas lu le roman puissant, formidable et touffu, profond comme la vie et comme la pensée de cet incomparable maître Dostoïewsky? Une adaptation scénique un peu trop allégée et francisée popularisa l'œuvre au théâtre. Et l'écran demain achèvera la consécration.

Elle nous en révèle les tourments, les impulsions violentes, les suavités mystiques. Et ce n'est pas seulement un grand chef-d'œuvre de l'humanité qui s'éclaire à la faveur de la projection animée, c'est encore l'âme de tout un peuple, l'esprit de toute une race.

Les tendances les plus diverses, les oppositions les plus contradictoires se rencontrent chez les trois frères et le père de cette famille tarée. Le père, Fedor Karamazow, vieil offi-

de symboles éternels... On en connaît les ficelles tragiques et les développements sans faiblesse.

Il fallait pour interpréter cela des artistes familiarisés avec l'âme russe. Fedor Karamazow grimace affreusement sous les traits de Kortner; Dimitri, l'héritier direct de la déchéance paternelle, c'est Jannings; Ivan, le doux inspiré du Dieu des pardons, c'est Goetzke; Alexei, l'indécis, le bien intentionné faible, c'est Thiming. Mais Werner Krauss — du



BERNARD GOETZKE et WERNER KRAUSS

*Les Frères Karamazov* que va présenter prochainement au public français Ultra-Film, nous restitue dans la plus exacte atmosphère et avec des moyens spécifiquement russes l'essence même du roman. Le roman en général s'adapte à l'écran, car ce sont deux formes représentatives de la vie directe; il ne s'adapte pas — ou mal — au théâtre où la vision de la vie est toujours poussée par les exigences du dialogue et du décor fixe.

L'adaptation cinématographique de l'œuvre de Dostoïewsky plonge, comme le roman lui-même, dans les insondables profondeurs de l'âme slave.

cier ivrogne et débauché, qui traîne derrière lui des ascendances troubles et que continue son fils aîné Dimitri; le second fils Alexei, être veule et changeant non exempt de noblesse et de grandeur d'âme, intermédiaire entre la brutalité de Dimitri et la bonté sainte d'Ivan le séminariste, troisième rejeton de la branche des Karamazov.

Il y a un cinquième personnage, Smirdiakoff, bâtard de Fedor Karamazov, pauvre épileptique poussé inconsciemment au crime par l'ata- vique dégénérescence.

Entre ces cinq figures du drame humain se meut un monde torturant

*Docteur Caligari* — est un Smirdiakoff d'une acuité psychologique et d'une expression cinématographique impressionnantes.

Je n'oublierai pas le metteur en scène, Bouchowetski, un Russe qui sut comprendre et interpréter cette œuvre formidable comme un Russe seul pouvait le faire.

*Les Frères Karamazov* vaut encore par l'art photographique et scénique qui y est prodigué. J'aurai l'occasion de revenir sur l'esthétique de ce film qui constituera demain une date importante dans les annales du cinéma mondial.

EDMOND EPARDAUD.

## LES FILMS ERKA

présentent

le Mercredi 20 Janvier à 2 h. 30  
à l'ARTISTIC CINÉMA, 61, rue de Douai  
LE FILM FRANÇAIS



### La Riposte

Production ALBATROS  
(EX-ERMOLIEFF)

Mise en scène de  
M. TOURJANSKY

avec M<sup>me</sup> LISSENKO et JEAN ANGELO

### LA CHRYSALIDE

Comédie gaie avec MABEL NORMAND

### Casoar n'a pas de chance !

Comédie burlesque

### Les Insectes Butineurs

Documentaire



### Derrière l'Écran

#### FRANCE

On annonce un nouveau film de l'excellent metteur en scène Péguy, *Le Vol*. Cette œuvre nous réserverait quelques agréables surprises. En tête de l'interprétation figurent Mlle Legeay, encore auréolée de certains récents succès, et Mme Massé, une révélation, dit-on. Nous reparlerons de cette œuvre au moment de son apparition.

M. Jean Hervé, de la Comédie-Française, a terminé *Les deux soldats* que va présenter l'Agence Générale Cinématographique. Il va en profiter pour régler juridiquement la polé-

mique entamée par son soi-disant homonyme, M. Jean Hervé-Leroux.

A partir du 1<sup>er</sup> décembre, M. L. Mas-soulard prend la direction des services de location de l'Agence Générale Cinématographique (région de Paris), en remplacement de M. Jean Faraud, qui retourne à Marseille.

M. Jacques Edelstein, directeur de la firme Erka, a quitté la France pour l'Amérique d'où il espère rapporter quelques films intéressants.

La compagnie Marcel L'Herbier s'apprête à partir prochainement pour la Pologne où elle tournera les extérieurs de *Résurrection*. Parmi les nouveaux engagements, citons Mlle Lili Samuel, qui jouera le rôle de la « beauté » dans la prison. C'est le prince Philippe Bibesco qui incarne le rôle très complexe de Kolo-sov, le médecin et amant de la princesse Korchagvine.

Dans notre page sur *l'Ombre du Péché*, parue dans notre dernier numéro, nous avions omis de citer le nom de Mme de la Croix, qui incarne cependant un rôle de mère paysanne avec une étonnante vérité.



POLA NEGRI

L'émouvante interprète du *Rachal* qui tourne actuellement *Bella Donna* à Los Angeles et dont on annonce le prochain mariage avec Charlie Chaplin.

#### Une nouveauté qui fera plaisir à nos lecteurs: Les Éditions Cinéa

Nous commençons à partir de ce mois une collection de jolis ouvrages ayant trait au Cinéma, sous la firme suivante, qui sera applaudie de notre cher public :

#### Les Éditions Cinéa

Le premier petit volume de cette série est consacré à l'art chorégraphique de l'admirable protagoniste de l'Atlantide et d'In'ch'Allah :

#### NAPIERKOWSKA

D'étonnants croquis d'Émilienne Pigeat illustrent un texte littéraire de Jean Tedesco. Il sera pour tous nos amis un délicieux album de bibliophilie. Prix 5 francs.

Envoyez-nous votre commande avant le 1<sup>er</sup> Janvier. A l'occasion des Etrennes nous vous ferons une remise de 20 o/o, ce qui ramènera le prix de cet ouvrage de luxe à

#### QUATRE FRANCS

Adresser votre ordre aux Éditions Cinéa, 39, Bd Raspail, Paris

## Choses de Théâtre

cahiers mensuels de notes d'études et de recherches théâtrales

104, faub. St-Honoré

#### ÉDITION 1923

POUR PARAÎTRE EN JANVIER

## LE TOUT-CINÉMA

Annuaire officiel et complet de l'ART et de l'INDUSTRIE Cinématographiques

TOUTES LES ADRESSES

TOUS LES RENSEIGNEMENTS

Magnifique Volume de Luxe (plus de 600 pages)

Avec Photographies des principales Vedettes du Film Français

#### SOUSCRIVEZ DÈS AUJOURD'HUI

France : 25 Fr. Etranger : 30 Fr.  
Au 25 Novembre : 30 et 35 Fr.

AUX PUBLICATIONS "FILMA"

166, Rue Montmartre - PARIS-2<sup>e</sup>

Le Film Français à l'Étranger

## "FIÈVRE", à GENÈVE

Louis Delluc est fort connu et apprécié à Genève. Il y a quelques années, le public genevois applaudissait au Théâtre Pitoeff *Ma Femme danseuse*, pièce qui valut à Ève Francis comme à Delluc un succès des plus mérités. L'on avait lu aussi quelques-unes des œuvres de cet auteur et si l'on appréciait ses romans, l'on peut affirmer que ses ouvrages sur le cinéma firent sensation. C'était, en somme, la première fois que le public pénétrait dans cette jungle du cinéma, faisait si complète connaissance avec Charlot et apprenait à juger si clairement *Cinéma et Cie*. De temps à autre, des critiques — et l'auteur de ces lignes réclama comme les autres — se demandaient, dans leurs organes respectifs : « Mais quand donc verra-t-on un film de Delluc? »

Comme pour toute chose de valeur l'attente fut longue. Mais tout arrive et, un beau jour de juin, les chroniqueurs genevois étaient conviés quasi mystérieusement à une représentation privée de *Fièvre*. Ce fut un cri d'admiration! mieux, une révélation tellement surprenante que nos braves confrères qui, pourtant, sont professionnellement obligés de contempler, tout comme vous, ô chroniqueurs parisiens, quelques milliers de films par an n'hésitèrent pas à déclarer que cette œuvre était, sans contredit, une des plus importantes de la production mondiale, au double point de vue de la conception et de la réalisation.

Puis les semaines passèrent encore et déjà l'on se lamentait lorsque *Fièvre* fut annoncé puis programmé et projeté. L'on était curieux de savoir l'accueil que le public réserverait à une œuvre si audacieuse dans sa conception et d'une donnée si nouvelle. Eh bien, ce fut un triomphe, un triomphe dans le sens complet du mot, et pendant une semaine il y eut la cohue au Biograph, l'heureux établissement qui avait pu s'assurer cette bande.

Ce que peu d'exploitants français

avaient osé faire, M. Louvac, l'actif directeur de cette salle, l'avait tenté et... le succès le plus complet vint le récompenser. Le public, enthousiasmé par le jeu d'Ève Francis et de ses deux camarades, Van Daële et Modot, était chaque soir littéralement émerveillé, et certains spectateurs, étonnés et ravis, sont venus revoir l'œuvre trois ou quatre fois.



EVE FRANCIS et ELENA SAGRARI dans *Fièvre*.

Inutile de dire que les chroniqueurs de *La Tribune* et de *La Suisse*, les deux plus importants journaux de la Suisse française, et toute la presse genevoise ont fait à *Fièvre* l'accueil que cette œuvre méritait.

Voici en quels termes M. Jean Choux commente ce film dans *La Suisse* :

« Quand on y verra un peu clair, on s'apercevra que *Fièvre* avait, en cinégraphie, l'importance que *Les Fleurs du Mal* ont eue en littérature. »

M. Bernard, dans *La Tribune*, ne se montre pas moins enthousiaste, comme on peut en juger :

« Qu'est-ce que *Fièvre*? — C'est un film. C'est-à-dire que c'est, je crois bien, le film le plus film que j'aie jamais eu l'incomparable joie de contempler. »

Qu'écrire encore après cela, sinon que pour la première fois le public a enfin pu apprécier un film français d'un genre nouveau, mille et mille fois supérieur à toutes les œuvres

contemporaines. Nous sommes doublement heureux de le constater ici dans cette ville où, sous prétexte de propagande française, l'on nous a trop servi, pendant des années, les pires insanités ou les plus vieux rossignols du répertoire cinématographique.

Nous souhaitons que ce succès si vif, hors de France, engage Delluc à persévérer dans cette voie et nous l'assurons ici, au nom de tous, de notre plus vive admiration.

Un Genevois au nom de plusieurs.  
F. MARCIGNY.

## LES PLUS JOLIES ETRENNES

Les moins dispendieuses. Celles qui feront sûrement plaisir.  
Celles que vous pouvez commander par une simple lettre.

Un abonnement d'un an à Cinéa



A adresser à Cinéa,  
Publications FRANÇOIS TEDESCO,  
39, Boulevard Raspail, PARIS

Monsieur l'Administrateur,

Veillez abonner, pour la durée d'un an, au journal Cinéa

(Nom) M

(Adresse complète)

Ci-joint un mandat de vingt-quatre francs, ainsi que ma carte de visite que je vous prie de glisser dans la lettre par laquelle vous annoncerez son abonnement à la personne intéressée.

SIGNATURE

## Notre Collection Artistique des Photographies des Étoiles du Cinéma

Monsieur l'Administrateur,

Veillez faire parvenir votre collection artistique de photographies des Étoiles du Cinéma à

(Nom) M

(Adresse complète)

Ci-joint un mandat de vingt francs, ainsi que ma carte de visite que je vous prie de glisser dans votre envoi.

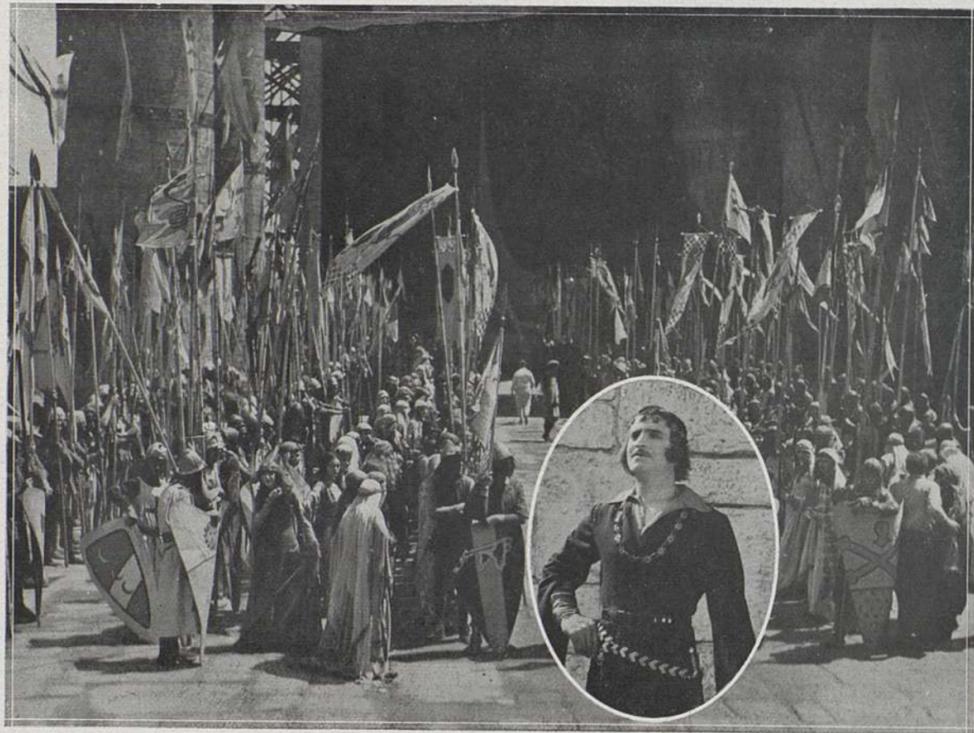
SIGNATURE



Dans le prochain Numéro (29 Décembre) suite du Concours : « A qui sont ces yeux? ». — Chagrine, demoiselle photogénique, par Louis Delluc.

Relenez votre numéro dès aujourd'hui.

Ce numéro vous a-t-il plu?  
Montrez-le à vos amis, envoyez-nous leurs adresses, nous vous enverrons notre cadeau de propagande.



"DOUGLAS  
FAIRBANKS  
DANS  
ROBIN DES BOIS"

(ROBIN HOOD)



cinéma

LES ROMANS DE CINÉA

AU PAYS DU FILM

Souvenirs de Los Angeles (Fin)

par FERRI-PISANI

A quoi sert d'avoir tourné le meilleur film du monde si son producteur, comme la Compagnie de Jean Willard, reste indépendant, isolé, sans attache avouée ou secrète avec la « chaîne » des cinémas du trust.

Le trust? Nous avons lâché le grand mot. Le ciné, la quatrième industrie des Etats-Unis, ne peut aujourd'hui, pas plus que les autres grandes activités yankee, vivre en marge du trust. Qu'est-ce que le trust? C'est l'accaparement d'une richesse par un groupe de *businessmen* qui, désormais, contrôlent le prix de revient et de vente de cette richesse, en fixent la production, la circulation, la consommation. Si stupéfiantes que puissent paraître les méthodes de domination du trust, il faut reconnaître que cette tyrannie économique a forgé les Etats-Unis modernes et fait de la petite Amérique coloniale de Washington le pays le plus puissant du globe. Le trust aujourd'hui gouverne tout ce qui se boit, tout ce qui se mange, se porte, se consomme, se vend, se gaspille. De l'indispensable au superflu, rien n'échappe à l'accapareur. Voici le trust de l'acier et son capital de 2 milliards de dollars. Voilà le trust du tabac fort de 250 usines et de 60.000 boutiques. De Chicago, le trust de la viande peut affamer 110 millions d'estomacs, qui dépendent du bon vouloir des trains-glacières, des flottes-frigorifiques, des journaux, des banques, des entrepôts de la gigantesque organisation. Le trust du sucre possède 85 0/0 des raffineries yankee. Le trust du pétrole guide toute la politique extérieure des Etats-Unis, fait la paix où la guerre, envoie, lors de l'élection présidentielle, son candidat favori siéger à la Maison-Blanche. Il y a le trust des faux cols, le trust des jeux de base-ball, le trust des théâtres, le trust des music-halls. Le trust du ciné, lui, s'étend sur 26.000 écrans. Qui peut calculer la puissance exacte du trust cinématographique américain? L'organisation centrale est formée

par la *Paramount*, doublure des *Famous Players Lasky*, qui s'appuient sur un capital avoué de 32 millions de dollars. A lui seul, ce groupe contrôle 75 0/0 du film yankee, depuis la fabrication du celluloïd qui servira à la pellicule jusqu'à la projection de celle-ci dans le théâtre du plus lointain village. Car, avez-vous la naïveté de croire qu'en Amérique vous pourriez, vous, simple particulier, prétendre ouvrir n'importe où une salle de cinéma pour y exhiber l'histoire qui vous plaît? Que non pas! A peine avez-vous fini de peindre votre devanture que déjà le représentant du trust se présente: « Vous allez montrer exclusivement nos films et à nos conditions. » Si vous résistez, un autre théâtre, alimenté par une caisse inépuisable, s'installera en face de votre salle. Si vous offrez vos places à vingt sous, le concurrent mettra les siennes à dix sous et, au besoin, il les offrira gratuitement. Pour vous écraser, la maison voisine changera son programme tous les soirs. Après soixante jours de ce régime, vous êtes en faillite. Le trust rachète votre affaire et, s'il veut se montrer généreux, il vous offrira peut-être le poste de gérant dans votre ancienne affaire. Autour du trust, il y a les sous-trusts. Leurs combinaisons sont infinies. Hors d'elles, pour le directeur, l'interprète, le scénariste, le photographe, l'exhibiteur, le commanditaire, pour n'importe qui il n'y a pas de salut.

Le film de Jess Willard devait marquer la fin sportive du champion — et ma propre fin cinématographique. Ce ne fut pourtant pas, chez moi, faute d'avoir rempli avec conscience mon rôle. Refusant les « doublures » auxquelles ma position d'acteur me donnait droit, je n'hésitai pas à me livrer durant deux semaines aux plus dangereuses acrobaties. Je conduisis des charges vertigineuses où des coiffeurs et savetiers mexicains de Los revivaient avec trop de fougue les exploits de leurs ancêtres indiens.

Je me laissai, sous l'œil impassible de l'objectif, assommer, moi et douze autres bandits, sous les poings vengeurs du champion. Je tombai du haut d'une falaise dans la mer, en compagnie d'une voiture qui se brisa et d'une mule qui se noya. Mais voilà qu'au cours de l'épisode capital, ayant à assommer l'Ingénue à coups de crosse de revolver sur la tête, je fus pris d'une faiblesse soudaine. Il y a dans la légende païenne de ces bras qui, arrêtés par une force mystérieuse, retombent inertes, incapables de sacrifier l'innocente victime. Il fallut reprendre la scène deux fois, cinq fois, dix fois. Après une demi-heure d'efforts, le directeur me cria :

— Vous venez de me faire perdre trente minutes et 1.250 dollars! Et encore, vous tuez mal!

Cinq cent mille dollars de dépenses faisaient, pour les vingt jours, 25.000 dollars par jour, et à dix heures de travail... Le metteur en scène calculait avec précision! Et encore, je tuais mal! Le mot fit fortune en défaisant la mienne. Je ne fus plus pour tous qu'un criminel honteux qui, après avoir franchi toutes les étapes du crime, s'arrête soudain, au dernier geste, et, pris de peur, claque des dents et sans offrir de résistance attend son arrestation par les sergents de ville que le concierge a amenés. Dans tous les studios où j'allais me présenter maintenant, j'étais reçu par la phrase méprisante: « Oui... mais vous tuez mal! » L'espoir de nouveaux rôles de *vilain* s'écroulait. Allais-je recommencer au dernier échelon de la carrière cinématographique, retourner comme *extra* dans les foules, tenter de franchir les dures étapes d'un nouveau « type »? Je ne m'en sentais plus le courage. Je dis adieu à Los Angeles et au ciné américain.

Ma retraite ne me laissait d'ailleurs aucune amertume. J'avais été l'ami du vagabond Kalikao; j'avais été assommé par Jess Willard, champion du monde, j'avais aussi, un jour, revêtu la plus émouvante page de *Manon Lescaut* — et toutes ces admirables choses m'étaient advenues dans l'espace d'un an. Il y a des existences d'hommes qui, en trois quarts de siècle, ont été moins remplies que mes douze mois de vie au pays du film.

FERRI-PISANI.

FIN

Dans notre prochain numéro : CHAGRINE, DEMOISELLE PHOTOGENIQUE, roman par Louis Delluc.

Les Merveilleuses Productions Françaises de  
**PATHÉ - CONSORTIUM - CINÉMA**

— *Mercredi 3 Janvier* —

au **PALAIS de la MUTUALITÉ**

Présentation des trois premiers chapitres de

# **VIDOCCO**

Grand film en 10 épisodes

d'après le roman d'**Arthur BERNÈDE**

Mise en scène de M. **Jean KEMM**

avec la collaboration de M<sup>me</sup> **Henriette KEMM**

Direction artistique de **Louis NALPAS**

Publié par **Le Petit Parisien**

(Film de la Société des Ciné-Romans)